

Dans les entrailles de la Pachamama

DOCUMENTAIRES • Le 12^e festival Filmar en América Latina propose plusieurs films sur l'extraction minière. Entretien avec les réalisateurs Iñès Compan et Jean-Claude Wicky.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ALINE ANDREY

Dans les paysages désertiques et grandioses des hauts plateaux argentins, une poignée d'indigènes Kollas coupe la route aux camions afin de faire entendre leur revendication: l'achèvement du chantier de l'école, commencé il y a quinze ans déjà. Une école sans toit. C'est sur ces images que débute le documentaire *A ciel ouvert* de Iñès Compan. Un symbole de la précarité de vie des populations du nord de l'Argentine, près de la frontière bolivienne. Ces laissés-pour-compte du gouvernement manquent d'eau et d'électricité. Un dénuement qui tranche avec le projet de la transnationale canadienne Silver Standard qui, à quelques kilomètres de là, s'apprête à réactiver la mine d'argent «à ciel ouvert» de Pirquitas, avec à la clé des milliards de bénéfice.

Au-delà de la parabole, Iñès Compan dénonce la spoliation des terres et les inégalités des rapports de forces. La réalisatrice française, qui séjourne régulièrement dans ces communautés depuis 1994, a filmé pendant trois ans. Aujourd'hui, la mine s'enfonce de plus en plus dans la terre. Alors que l'école a enfin son toit.

Vous arrivez d'une tournée de présentation de votre film en Argentine. Comment a-t-il été accueilli par les Kollas?

Iñès Compan: J'ai été surprise par le bon accueil de ceux qui étaient, à l'origine, en faveur de la mine. Il est vrai que beaucoup d'entre eux, aujourd'hui, se repentent d'avoir cru aux promesses de la compagnie. Par exemple, le gazoduc construit pour la mine devait aussi profiter aux communautés. Mais ce sera le cas seulement à la fin de l'extraction prévue dans quatorze ans. Surtout, beaucoup de ceux qui espéraient un emploi n'ont pas été engagés.

Quelles sont les alternatives pour cette région reculée qui a vécu l'exploitation minière, puis la

fermeture des mines dans les années 1980 après la chute des cours des métaux, et aujourd'hui son renouveau?

Les mines ont déstructuré toute l'économie pastorale. Puis leur fermeture, et donc la perte des emplois, a généré un exode rural important et des problèmes d'alcoolisme. Aujourd'hui, la réouverture de la mine créé un nouveau bouleversement dans la région, alors que sa fermeture est déjà programmée... Pourtant, des alternatives existent à travers des micro-projets durables liés au sel, à l'élevage ou aux nouveaux moyens de communication. Sans être contre les mines, la population demande seulement à ce qu'une partie des bénéfices de l'extraction leur revienne afin de pouvoir développer des micro-entreprises ainsi qu'un système de soin et d'éducation.

Quels avantages retire le pays avec l'arrivée de ces transnationales?

Le discours officiel est que ces investissements offrent des places de travail aux populations locales. Dans les faits, à Pirquitas, beaucoup continuent à travailler dans des mines à plus de dix jours de route, et la mécanisation de l'extraction profite surtout à des ingénieurs venant des grandes villes chiliennes, argentines ou canadiennes. En outre, les denrées alimentaires pour la cafétéria de la mine sont toutes importées auprès d'une grande chaîne alimentaire. Les petits producteurs locaux sont laissés pour compte. Ceux qui ont tout de même été engagés dans la mine ont acheté des grosses voitures à crédit, et ont encore moins d'argent que les autres pour se nourrir. Paradoxalement, leur niveau de vie a baissé.

Au niveau national, seuls 3% des revenus de la matière brute reviennent à l'Etat. Et pourtant, c'est le gouvernement argentin qui, après la crise de 2001, a invité les compagnies à venir s'installer, leur offrant sécurité juridique et stabilité fiscale. Avec la hausse des cours des matières premières, le gouvernement a tenté de renégocier sa part à 10%, mais les compagnies ont menacé de partir.

Les communautés devraient, selon la loi, toucher une partie des bénéfices, mais la corruption et l'impunité règnent. Le gouvernement, dans le cas des Kollas, a tout simplement offert les terres aux compagnies. C'est une histoire de pillage qui se répète, mais de manière accélérée. Et qui montre les limites de l'Etat. Une pression internationale serait le seul moyen de faire respecter les lois.

Quels sont les problèmes environnementaux générés par la mine Pirquitas?

Alors que les Kollas manquent d'eau, la compagnie minière pompe les nappes phréatiques. Celle-ci se défend en arguant qu'elle recycle l'eau. Mais la perte est tout de même de 30%, ce qui est énorme pour la région. Comme la mine est à ciel ouvert, les poussières contaminent l'air et l'eau. Mais pour moi, l'impact le plus fort est social. La lutte use psychologiquement. La mère de David, la bergère qu'on voit dans le film, a été harcelée pendant deux ans pour qu'elle quitte sa maison et change de lieu de pâture pour ses lamas. Elle en est tombée malade. Au niveau des communautés, l'entreprise tente de diviser pour régner. Le maire du village a été élu car il a pu promettre à ceux qui allaient voter pour lui qu'ils au-

raient un travail dans la mine. Ce sont des méthodes très sournoises et très efficaces.

Comment s'organisent les résistances?

Au niveau local, certains ont entamé des démarches juridiques afin de récupérer leurs terres ou être indemnisés décemment. Mais c'est une bataille très longue. La compagnie sait qu'elle est hors-la-loi, mais elle est profite de cette lenteur. La seule famille indemnisée jusqu'à présent est celle des bergers, grâce à leur fils, David, qui s'est beaucoup battu. C'est une petite victoire. Si dans certaines provinces, la résistance a permis de gros succès, c'était surtout grâce aux lobbies du vin ou du tourisme. Les pressions sont très fortes. Au niveau national, les médias ne font pas leur travail. Les avocats non plus. Ils sont achetés pour se taire ou sont menacés. En outre, la compagnie minière finance des séminaires à l'intérieur des universités et infiltre même des ONG.

Comment voyez-vous l'avenir?

Aujourd'hui, des entreprises veulent exploiter le lithium sur les salines, ce qui entraînera un problème d'eau, une fois de plus, et la fin de la production de sel. Mais les populations locales s'organisent de mieux en mieux. Je garde donc l'espoir que les peuples, de la Cordillère au Mexique, puissent se fédérer pour défendre leurs droits. Et pas seulement contre l'extraction minière. Le tourisme, par exemple, peut aussi faire des ravages. Depuis que la Quebrada de Humahuaca, dans la région des Kollas, a été déclarée patrimoine de l'Unesco, des personnes ont été délogés pour la construction d'hôtels appartenant à des étrangers. Et la prostitution a fait son apparition. A nouveau, la population locale n'en retire pratiquement aucun bénéfice. Finalement, c'est toujours une histoire de territoire, en Argentine, comme ailleurs.

Plus d'infos: lehamacrouge.com ou <http://compan.free.fr>



Des Kollas coupent une route: *A ciel ouvert* suit la lutte de ces indigènes argentins dans une région dominée par la mine. I. COMPAN

«La mort les attend à l'entrée de la mine»

«Notre richesse a toujours engendré notre pauvreté.» C'est le constat implacable et à valeur universelle de Don Paulino Calisaya, l'un des nombreux mineurs boliviens rencontrés par le photographe suisse Jean-Claude Wicky. Depuis 1984, ce dernier s'est rendu régulièrement dans les tréfonds d'une trentaine d'exploitations minières de

Bolivie. Un livre de photographies en noir et blanc et une exposition en sont sortis, avant que le photographe ne choisisse de rendre compte de la dure réalité des mineurs par l'image en mouvement, les souffles courts, la parole libérée. A 64 ans, il sort son premier film-documentaire: *Tous les jours la nuit*.

Pourquoi avoir fait ce film ?

Quand j'ai offert mon livre aux mineurs, ceux-ci se sont sentis tellement reconnus et mis en valeur que j'ai alors décidé de réaliser un film afin de leur donner la parole, pour qu'ils puissent nous dire eux-mêmes la cruauté de leur condition. Ces conditions qui rappellent celles du temps de la colonisation espagnole. Je voulais aussi montrer encore une fois leur grande dignité, leur noblesse, leurs traditions bien vivantes.

Depuis les années 1980, avez-vous vu une évolution dans leurs conditions de travail?

Beaucoup travaillent encore au marteau et au burin, mais depuis quatre ou cinq ans, les marteaux-piqueurs chinois, peu chers, sont de plus en plus utilisés. Le problème, c'est que la perforation se fait à sec et entraîne encore plus de poussière qu'avant. Un médecin m'a dit que les mineurs montrent des signes de silicose de plus en plus jeunes, déjà après trois à cinq ans de travail. L'humidité, les changements de température et le manque d'oxygène n'arrangent rien.

Un des mineurs dit: «Notre travail est inhumain, mais ce serait pire de ne pas en avoir.» N'y a-t-il pas d'alternative?

Il y a peu de places de travail. Le choix se restreint à la mine ou à la migration dans les bidonvilles des grandes villes. Bien sûr, tous les mineurs espèrent un avenir meilleur pour leurs enfants.

Comment sont organisées les mines?

La majorité des mineurs travaillent dans des coopératives qui gèrent des concessions louées à l'Etat, attribuent les aires de travail et commercialisent le minerai. Si un mineur obtient un endroit riche en minerai, il devient un petit entrepreneur et engagera des auxiliaires dépourvus de tout statut. Chaque mineur est payé au rendement et donc le nombre d'heures de travail et les revenus sont très variables. En dehors des coopératives, il y a des mines d'Etat ou privées. Le travail y est mécanisé, les salaires fixes, et une sécurité sociale existe. Les conditions y sont meilleures que dans les coopératives, mais là, le fantasme du bon filon n'existe plus.

Ont-ils peur?

Ils savent que la mort les attend à l'entrée de la mine et qu'elle les suit comme leur propre ombre. Les gaz, les éboulements, la silicose sont les vêtements funèbres avec lesquels la mort se dé-

guise. Mais il y a une sorte de fatalisme. C'est le diable, *El Tío*, qui est le patron des richesses, capable de tous les châtements. C'est lui qui a le pouvoir de montrer la bonne veine d'argent, de plomb, de zinc et autres métaux... ou de la faire disparaître. Les mineurs le craignent et lui vouent un culte de chaque jour.

Votre film donne aussi la parole aux veuves de mineurs. Comment vivent-elles?

Pour survivre, elles trient les pierres dans les déblais aux alentours des mines. En les soupesant à la main, elles en estiment le poids. Si une pierre est un peu lourde, c'est qu'elle contient des métaux. Et alors elles la cassent au marteau. Elles ne se plaignent jamais, et travaillent par tous les temps.

PROPOS RECUEILLIS PAR AAY

Au Bio-Carrouge du 17 au 23 novembre.

Plus d'infos: filmar.ch et touslesjourslanuit.com



JEAN-CLAUDE WICKY

La Fédération genevoise de coopération (FGC), qui regroupe une cinquantaine d'organisations de solidarité Nord-Sud, soutient financièrement, avec l'appui de la Ville de Genève, la rubrique «Solidarité internationale». Le contenu de cette page n'engage ni la FGC ni la Ville de Genève.